

Notes de musiques

Deux événements qui valaient le détour

Ariel et Guy Wagner

Au fil des années, le „Alleséilenconcert“ de Gerry Welter et de la Chorale St.-Michel a gagné sa place parmi les événements musicaux sur lesquels on peut compter au Luxembourg pour une prestation de qualité. L'édition 2006 n'a fait que le confirmer.

La *Symphonie N° 39*, la première de la grande trilogie de symphonies écrite par Mozart en 1788, a, certes, eu une interprétation solide, mais servait plutôt à „chauffer“ les instruments historiques qu'à communiquer du nouveau. Par contre, si pour l'année Mozart le choix du *Requiem* s'imposait, un musicien comme Gerry Welter, avec sa curiosité intellectuelle et sa volonté d'explorer les sentiers non battus de la musique, n'allait pas se contenter de la version traditionnelle.

Un *Requiem* pas comme les autres

On connaît l'histoire du *Requiem* incomplet, les démarches désespérées de Constanze Mozart pour faire achever ce gagne-pain et les efforts de Eybler, Freystädtler et Süßmayr pour y réussir. C'est ce dernier qui le finit, mais depuis un certain temps, des musicologues sont de plus en plus en désaccord avec le résultat obtenu.

La version révisée de Robert D. Levin est celle qui va le plus loin, car Levin a fait un travail de fond, rendant l'orchestration de Süßmayr plus transparente et innovant au niveau du contenu par l'ajoute de deux fugues: sur l'*Osanna* du *Benedictus* et sur l'*Amen* qui conclut le *Lacrimosa*; celle-ci a été réalisée sur la base d'esquisses retrouvées dans les années 60.

Le résultat est déroutant. On retrouve une œuvre amincie et musclée, dépouillée de sentimentalité, une musique forte en énergie et en émotion.

La conception qu'a Gerry Welter du *Requiem* est au diapason de cette version et nous saisit dès les premières notes: On a réalisé immédiatement avec quel savoir-faire, quel art, il a su transmettre sa vision aux excellents musiciens dont il s'était entouré.

Les quatre solistes, l'admirable et combien émouvante Gerlinde Sämman, soprano, Monique Simon, alto, Robert Sellier, ténor, et Jean-Paul Majerus, basse, étaient très bien assortis et s'acquittèrent avec brio de leur tâche ardue, même si la voix basse nous a semblé par moments un peu tendue. Par contre,



Photo: John Reis

Un *Requiem* de Mozart qui restera longtemps dans les mémoires

l'alto de Monique Simon gagne en intensité à chaque audition.

L'orchestre „La Banda“, déjà impliqué en 1995 dans *La Création* et en 2000 dans *La Grande Messe et ut mineur K.427* de Mozart, emploie des instruments et des techniques d'époque. L'authenticité n'était cependant pas une fin en soi: la lecture faite du texte chercha à exprimer le sens profond de la musique. Aussi, y a-t-il eu quelque chose de touchant, d'humain, dans le son parfois un peu rugueux des vieux instruments: l'un ou l'autre couac dans les cuivres mettant en exergue finalement l'exploit que constitue la maîtrise de ces trompettes et autres cors naturels.

Sous les mains du chef, les chœurs - la Chorale St.-Michel et l'Ensemble Vocal Cantica (directeur Jean-Paul Majerus) - ont formé un instrument à la fois précis et souple: Les voix étaient bien équilibrées, aux timbres riches, pures dans les aigus, puissantes dans les graves. Elles ont pu faire ressortir intensément la profondeur spirituelle et émotionnelle de cette version du *Requiem* qui restera longtemps gravée dans nos mémoires.

Toutefois, pour conclure, nous devons ajouter à nos vives félicitations à tous les participants une question à la secrétaire d'Etat de la Culture: Pourquoi avez-vous refusé de subventionner cet événement, obligeant les organisateurs à se démener comme de pauvres diables pour trouver les fonds indispensables?

Vous n'auriez quand même pas quel-que chose contre Mozart?

Un pianiste pas comme les autres

Après la superbe soirée avec l'Orchestre de Chambre de Lausanne qu'il donna au Théâtre d'Esch le jour même du 250e anniversaire de Mozart, le grand Christian Zacharias est revenu au Conservatoire d'Esch en soliste avec un récital Schumann, Beethoven, Schubert.

Une même approche caractérise ses deux soirées: une lecture minutieuse des textes assortie d'une interprétation

dénuée de toute emphase et affectation.

Ce tour de force a été particulièrement salutaire pour les *Kinderszenen* op.15 que Robert Schumann composa en 1838. Le pianiste est arrivé non seulement à déjouer les formidables pièges techniques, mais aussi à s'installer rapidement dans l'univers de chaque courte pièce pour en capter l'essence. Même le sentimental et trop souvent mièvre *Träumerei*, pourtant doté d'une ligne mélodique énergique, a exprimé dans l'interprétation de Zacharias la force créatrice et non la passivité des rêves.

Beethoven, ce volontariste, a commencé à construire son monde pianistique inédit dès ses premières sonates et y a travaillé jusqu'à la pose de la dernière pierre, l'opus 111. *La Sonate no 4 en mi bémol majeur, op. 7* (1796-7) constitue déjà un bond en avant par son architecture, sa conception dramatique et sa durée: seule la *Hammerklavier* op.106 est plus longue. Zacharias choisit des tempi assez lents, ce qui lui a permis de rendre plus transparentes les structures complexes de cette œuvre étonnante, dont le lyrisme des deux derniers mouvements anticipe déjà Franz Schubert.

Or, c'est avec la *Sonate en la majeur D.959* de Schubert que Zacharias conclut son récital ... et montra la cohérence sous-jacente de son programme: la conception générale des sonates ultimes de Schubert est inspirée par la trilogie des dernières sonates de Beethoven, et son éditeur les a dédiées à Schumann, le premier grand défenseur de la musique de Schubert.

Que dire de ce sublime chef-d'œuvre à la fois inspirateur et déchirant, sinon qu'en Zacharias, il a trouvé un interprète à même d'en transmettre le drame intérieur, sans banaliser celui-ci en mélodrame? En écoutant Christian Zacharias, nous avons eu l'impression d'un „work in progress“, comme si le pianiste cherchait à pénétrer plus loin dans l'œuvre et n'avait pas encore dit son dernier mot.

Mais n'en est-il pas de la grande musique comme de la grande littérature? Elles nous communiquent une autre expérience à chaque nouvelle lecture ...